

institution, mais la cité de l'Antiquité tardive ne conservait plus grand-chose de ce qui avait fait son attrait d'Alexandre aux Sévères. Il fallait beaucoup d'audace pour annoncer ainsi « la fin de la cité grecque ». Anne-Valérie Pont ne s'effraie pas des sujets de grande ampleur, comme celui qu'elle avait abordé avec *Orner la cité : enjeux politiques et culturels du paysage urbain dans l'Asie gréco-romaine* (Bordeaux, Ausonius, 2010), à la documentation gigantesque. Avec cette œuvre majeure, elle apporte une contribution essentielle par l'importance de la documentation, son originalité, la multiplicité de ses angles d'analyse, la prudence de ses conclusions. En historienne confirmée, elle sait que l'histoire n'est guère faite de « ruptures » et de « tournants », mais que les germes de l'évolution sont lents à mûrir et que les fruits n'en sont que progressivement visibles à l'historien. Ce livre en témoigne à chaque page, et l'on ne pourra guère se passer de le lire et le relire – on n'en regrettera que plus l'absence d'un index des *notabilia* –, tant il fourmille de détails inédits et de notations subtiles mais riches de conséquences (par exemple sur le rôle des *logistai* ou les innovations institutionnelles). Le défi qu'elle s'était lancé nous semble pleinement réussi, et son livre appartient à la catégorie de ceux qui suscitent le débat car il ouvre tant de pistes, explore tant de domaines de la vie des cités, qu'il faudra du temps pour qu'on en mesure toute la nouveauté et qu'on en tire toutes les leçons. La comparaison avec l'Afrique oblige déjà à ne pas considérer l'Empire comme uniforme, et d'autres provinces obligent à s'interroger sur la vitalité de la notion de cité jusqu'au IV^e siècle, voire au-delà : pourquoi des communautés villageoises syriennes demandent-elles encore ce statut sous Dioclétien ou plus tard ? L'évergétisme civique y survit, à l'évidence, et il faut longtemps avant qu'il ne se détourne au profit des églises et des fondations pieuses. Bien des questions subsistent, mais Anne-Valérie Pont ne prétend pas apporter réponse à tout, bien au contraire, puisqu'elle insiste constamment sur l'importance des circonstances locales. Cela nous vaut un maître livre, riche de science et de perspectives, une plongée au cœur des cités d'Asie Mineure, qui oblige chaque lecteur à s'interroger à frais nouveaux sur ces communautés qui, de la Bretagne à l'Arabie, furent si longtemps la chair de l'Empire.

Maurice SARTRE

Lucretiu MIHAILESCU-BIRLIBA & Wolfgang SPICKERMANN (Ed.), *Roman Army and Local Society in the Limes Provinces of the Roman Empire*. Rahden, Marie Leidorf, 2019. 1 vol. 16 x 22,5 cm, XIV-305 p., 50 fig. (PHAROS, 42). Prix : 45,80 €. ISBN 978-3-86757-270-5.

Ce recueil d'études issu d'une réunion scientifique tenue à Iasi en juin 2018 propose un regard croisé sur l'impact que la présence militaire romaine a exercé sur les populations locales d'un ensemble non jointif de provinces frontalières, Germanie inférieure, Dacie, Mésie inférieure principalement sous le Haut-Empire. Les communications sont variées, de nature épigraphique ou archéologique pour la plupart. Isolons d'emblée la seule étude qui ne concerne pas les régions danubiennes, celle de W. Spickermann (p. 47-62) qui s'intéresse aux cultes célébrés par la *Legio I Minervia* dans les *canabae* de Bonn, en Germanie inférieure. La dévotion aux Matrones Aufaniennes s'y exprime dans un temple du II^e siècle, d'une ampleur supérieure à celle des lieux de culte civils à ces divinités, où se rendaient aussi les notables et les gradés et où sans doute l'empereur

Antonin le Pieux était associé. L'intérêt de ces pratiques religieuses me paraît être l'inverse d'une influence militaire sur la population civile, les Matrones faisant partie du culte public de la colonie de Cologne (sur le territoire de laquelle était implanté le camp légionnaire) et représentant, dès l'époque de la *civitas* ubienne, les divinités protectrices de l'ethnie. Également consacré à des dédicaces religieuses, la communication de I. Piso sur les inscriptions des bénéficiaires de Samum (p. 109-129) en Dacie Porolissensis, propose un réexamen des monuments, y compris l'édition d'un inédit dédié à Liber et Libera, et la correction de *ILD* 769 = *CBI* 525 où disparaît le soldat P. Aelius Proculus, mauvaise lecture de Marcellinus connu aussi par *ILD* 765. La révision de la documentation permet ainsi celle de la chronologie, de l'emplacement et de la fin de la *statio*. Restons en Dacie pour une brève étude de R. Ardevan sur le site de Schäßburg-Sighisoara (p. 131-138) qui montre, à la lumière d'un nouvel examen des trouvailles, que l'hypothèse d'un camp en bois à cet endroit ne semble pas fondée. Dans une perspective plus ample, un des éditeurs du volume, L. Mihailescu-Birliba, livre une synthèse de l'exploitation du sel dans la province (p. 163-186). La documentation est archéologique mais aussi largement épigraphique qui permet un exposé sur les conditions administratives de l'exploitation en mines et en surface, avec la présence de *conductores* appuyés par des *vilici* et des *actores*. Mais l'armée était aussi impliquée, avec des soldats envoyés par plusieurs légions et troupes auxiliaires. Enfin l'auteur s'intéresse à une particularité religieuse des zones de production, le culte de Terra Mater. Le dernier article concernant la Dacie est archéologique : les céramiques du site de Razboieni-Cetate en tant que témoins de l'impact des troupes sur le « *vicus* » civil, formes, usages, alimentation, en sachant que l'*Ala I Batavorum milliaria* concernée conservait au moins partiellement un recrutement germanique (R. Varga et C. Crizbasan, p. 139-162). L'ensemble de textes relatifs à la Mésie inférieure est très diversifié. A.-I. Pazsint consacre un exposé original sur la vie des vétérans après leur *honesta missio*, des points de vue démographique et social (p. 1-33). Elle s'intéresse à tous les soldats installés dans la province, quelle que soit leur origine, pour lesquels elle établit un tableau détaillé reprenant les postes militaires et les fonctions civiles, puis un autre exposant les relations familiales, enfin un troisième dédié aux vétérans originaires de Mésie inférieure qui s'y sont installés, au nombre de 28 en comptant quelques cas hypothétiques. M. Alexianu et F. Matei-Popescu cherchent à mesurer l'impact linguistique de l'armée dans la province (p. 63-84) et son rôle dans sa romanisation. C'est essentiellement un problème de latinisation qui se marque notamment par l'emploi de latinismes dans les inscriptions grecques, mais aussi de diffusion du latin par des vétérans de nom latin installés par exemple à Oescus et à Troesmis. En complément en quelque sorte, un examen de la diffusion du *sermo castrensis*, le langage spécialisé de l'armée, en particulier celui des grades militaires, en Mésie (R.G. Curca, p. 85-93, avec un appendice épigraphique). La publication d'un document original, un album inédit des *quinquennales* et des *magistri canabensium* de Troesmis, retiendra aussi l'attention (L. Mihailescu-Birliba et F. Matei-Popescu, p. 95-108). Trois articles archéologiques encore : les amphores du camp de Noviodunum dans le Bas-Danube (S. Honcu et A.D. Stanica, p. 205-227) ; la décoration des verres de la Dobroudja (S.P. Botan, p. 229-248) ; la présentation du complexe balnéaire de Capidava récemment découvert (A. Ratiu et I.C. Opris, p. 263-282). Il faut également citer deux études qui ne sont pas ciblées sur une seule province. A. Odochiciuc s'intéresse à l'initiative édilitaire privée

des militaires en Dacie et en Mésie inférieure (p. 35-46). Le bilan épigraphique est détaillé, ville par ville, et montre le rôle des vétérans (ce qui est logique) et l'importance des fondations religieuses dans cette optique. Certaines sont le fait de collectifs qui se délient de leurs vœux exprimés lors de leur entrée en service. Ch. Cenati se penche sur les dédicaces des prétoriens issus des régions danubiennes à Rome et montre leur souci d'y créer une communauté propre (p. 187-204). Enfin, pour le Bas-Empire, N. Zugravu recherche dans les sources tardives les traces des abus des militaires sur les provinciaux (p. 249-262). Des index précieux des noms, des sites et des sources complètent le volume qui aurait mérité, vu son intérêt, une conclusion structurée synthétisant les principaux apports. Peut-être qu'un resserrement sur les provinces danubiennes, voire même sur la Dacie et la Mésie inférieure, aurait donné davantage de cohérence au propos. En tout état de cause, le titre du volume est trop général par rapport au contenu.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Martin MILLETT, Louise REVELL & Alison MOORE (Ed.), *The Oxford Handbook of Roman Britain*. Oxford, University Press, 2016. Paperback, 2019. 1 vol. 17 x 24,5 cm, XXXVI-895 p., 94 ill., cartes. ISBN 978-0-19-969773-1 (relié) ; -885489-0 (broché).

Dès leur introduction, M. Millett, L. Revell et A. Moore, les responsables de ce volume consacré à la Bretagne romaine, exposent leur projet : « provide a comprehensive review of Roman Britain from entirely new perspective, that represented by younger scholars who have embraced new perspectives on the subject since the establishment of the Theoretical Roman Archaeology Conference in 1991 ». Certes il existe sur le sujet de nombreux ouvrages de synthèse, souvent à mon avis vieillissés, qui peuvent procurer des vues générales sur la province, mais il est utile de savoir que le « manuel » ici proposé ne contient aucun des exposés de synthèse que l'on pourrait attendre sous ce titre, comme par exemple la conquête, le rôle de l'armée, le gouvernement, les cités et leurs statuts, la population et ses statuts, l'onomastique, la religion et le culte public, mais uniquement des articles thématiques, classés par sujets. Il est aussi clair que la discipline couverte est l'archéologie dans ses tendances théoriques, et non l'histoire. Chaque contribution est assez courte, fondée essentiellement sur une bibliographie récente, exposée en « Forschungsbericht », plus rarement directement originale sur sources. – Après un bref parcours chronologique en huit pages qui décrit succinctement les tranches historiques de *Britannia*, de 55-54 avant notre ère à 435-437 de notre ère, la matière se divise en quatre parties sans organisation chronologique. La première, intitulée *Nature of the evidence*, contient d'abord une série de contributions historiographiques (de 1610 à 1906 : R. Hingley ; après l'article et l'ouvrage de F. Haverfield sur la romanisation : M. Millett ; au XXI^e siècle : P. Wilson) suivies de deux aperçus méthodologiques sur l'archéologie matérielle (*The development of artefact studies* : E. Swift) et l'usage des textes en archéologie, y compris celui de l'épigraphie sous ses multiples formes (lapidaire, *instrumentum*, tablettes, défixions : H. Hurst). Viennent ensuite des chapitres thématiques sur le premier « horizon » romain notamment dans les villes (L. Wallace), sur la fin de l'empire (S. Esmonde Cleary), sur l'Âge du Fer en Bretagne (T. Champion), et les régions demeurées derrière le mur d'Hadrien (F. Hunter). À ces exposés consacrés essentiellement à la culture